

maîtres instruits, nous ne nous soucions pas même de faire des éducateurs. Cet art de l'éducation, si difficile, — je ne répéterai jamais assez ce mot "difficile", — le futur maître de collège ou de lycée ne l'apprend nulle part. Cela est invraisemblable; mais cela est. Allez donc demander à l'Ecole normale, par exemple, comment on y prépare l'élève à devenir un éducateur. Votre question semblera étonnante, et peut-être même ridicule; car il est entendu que la pédagogie est ridicule, et, pour se débarrasser de la science de l'éducation il suffit de l'appeler pédagogie.

Nous l'avons oubliée: toute notre machine est organisée pour fabriquer les diplômés, depuis l'enfant à qui nous offrons des certificats d'études primaires jusqu'au jeune homme de vingt-cinq, vingt-huit et même trente ans, qui brigue nos titres d'agrégé et de docteur; mais ni l'école n'est un lieu moral, ni le collège, encore moins les facultés. Oh! je sais bien que je dis là une parole très dure et qui paraîtra injuste pour les bonnes volontés individuelles des bons maîtres; mais cette parole que, "ni l'école primaire, ni le collège n'est un milieu moral, encore moins les facultés," est absolument vrai.

Où donc et comment l'éducation procéderait-elle aux transmissions et transitions nécessaires entre le passé et l'avenir? Et, si nous nous apercevons aujourd'hui que la jeunesse a d'inquiétantes et bizarres allures, avons-nous le droit de dire qu'elle nous échappe? Nous ne l'avons jamais tenue, et n'avons jamais essayé de la tenir.

ERNEST LAVISSE

FEUILLETON

LA MAIN COUPEE

SECONDE PARTIE

V

Elle resta prosternée dans l'église longtemps après que les chants eurent cessé; puis elle se releva, le front rayonnant: "O mon Dieu," s'écria-t-elle, je sais bien que je pourrais être heureuse encore en vivant à ses côtés par la pensée et en prenant une part de ses joies et de ses peines. Lucy venait de savourer qu'elle aimait toujours Armand. Cet amour, ennobli par la religion, dans lequel elle s'immolait et qui lui laissait entrevoir les douloureuses mais vives jouissances du sacrifice, lui donna non-seulement la force de vivre, mais, par une pente insensible, lui inspira de lointaines espérances. Elle se disait qu'Armand ne pouvait pas l'avoir oubliée, et que, tôt ou tard, il aurait pour elle, à défaut d'amour, quelques paroles d'affection et de bonté. Cet espoir s'empara d'elle avec tant de violence que, dans les visites chaque jour plus fréquentes qu'elle faisait aux carmélites, elle priaît Dieu de l'exaucer, et qu'elle ne rentrerait jamais à Green-Castle sans un battement de cœur, car elle s'attendait à y trouver une lettre d'Armand. Cette lettre vint enfin. Elle était timide et respectueuse. Le jeune homme annonçait à miss Stanby qu'il était parti pour un voyage de trois ans en Chine et dans l'Inde, et il lui demandait de penser

à lui de loin en loin. Quelques mois plus tard, Armand et Lucy avaient une correspondance régulière. Ni l'un ni l'autre ne faisaient allusion à leurs rêves d'autrefois, mais ils pensaient qu'ils seraient heureux de se revoir un jour. Ils se tenaient au courant des moindres incidents de leur vie, de leurs habitudes, de leurs lectures. Tel jour, à telle heure, le même livre les avait doucement ou noblement émus. Parfois ils se plaignaient de leur destinée, mais sans amertume, comme s'ils eussent compris que cette séparation était un mal nécessaire et que leurs cœurs, souffrants encore, en avaient besoin pour guérir tout à fait. Ces lettres étaient le poème de leur amour qui s'était cru mort, qui se sentait revivre et qui n'osait cependant exprimer qu'avec le langage de l'unité ses vives ardeurs et ses délicatesses infinies. Le feu de la passion y couvait à chaque page comme une sève puissante et cachée circule sous l'écorce de l'arbre que le printemps va couvrir de bourgeons et de fleurs.

Au bout de deux ans, Lucy ne se résignait plus comme autrefois à jouer dans la vie d'Armand le rôle d'une amie dévouée; elle avait l'ambition plus haute d'être aimée de lui. Elle avait mis peu à peu dans ce désir cette exaltation du cœur qui ne croit plus rien impossible. Mais aussi son amour était toute sa vie! Elle avait formé le projet de s'identifier tellement à l'homme qu'elle aimait que, lorsqu'il l'aurait retrouvée, il ne pût plus se séparer d'elle qu'on ne se sépare d'une partie de soi-même. Associant mentalement son aini à tous les actes de sa propre vie, elle se figurait à chaque instant qu'il était auprès d'elle. Elle était élégante et coquette pour lui. Elle lui parlait et il lui répondait. Elle se plongeait dans de volontaires extases où elle le voyait sourire et marcher devant elle, et alors elle croyait à sa présence avec l'enthousiasme d'une foi presque religieuse. Dieu ne lui devait-il pas ce dédommagement à ses longues douleurs? Pendant la journée, elle errait dans le parc, s'asseyait sur un banc, à l'ombre d'un bosquet, près d'une fontaine aux eaux jaillissantes. Elle lisait quelque récit, quelque description de la Chine ou de l'Inde. Après avoir lu, elle fermait les yeux et se représentait les sites et les villes dont Armand lui parlait. Le soir, quand les nuits étaient belles, elle restait sur sa terrasse. Elle ne se souvenait plus que jadis elle l'avait fait construire afin d'oublier le plus possible, à la lumière et au grand air, qu'elle avait été captive dans l'étroite cabine d'un navire. Elle s'y plaisait maintenant parce qu'elle y voyait mieux se déployer à ses pieds un admirable paysage, riche de verdure, de moissons et de côteaux, qui reposait ses yeux fatigués d'avoir trop contemplé la mer. La mer! Lorsque par hasard elle prononçait ce mot, elle se surprenait à pâlir. Armand aussi devait regarder la mer pendant ses heures de quart, et la vue des flots apaisés ou menaçants lui rappelait sans doute les plus terribles événements de sa vie. Toutefois, ces moments de défaillance étaient rares chez la jeune femme. Elle se rassurait en jetant les yeux autour d'elle. N'avait-elle point fait de Green-Castle, en l'embellissant de toutes les recherches du luxe, une demeure charmante d'où le marin, las de courses et d'émotions, n'apercevrait plus l'Océan! Avec l'adresse touchante de la femme qui aime, elle avait interrogé les goûts d'Armand. Elle avait réuni